

L'athéisme du *Refus global* ?

Louis Rousseau

Number 788, January–February 2017

Incursion dans l'athéisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84243ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, L. (2017). L'athéisme du *Refus global* ? *Relations*, (788), 23–25.

L'ATHÉISME DU REFUS GLOBAL ?

Le manifeste Refus global est un jalon important dans l'histoire de l'athéisme au Québec.

La polémique qu'il a suscitée nous aide à comprendre les points de rupture entre athées et croyants, tout en laissant entrevoir la possibilité d'un dialogue.

Louis Rousseau

L'auteur est professeur associé au Département de science des religions de l'UQAM

Lors d'une récente discussion, je lançai en boutade une affirmation spontanée : le manifeste *Refus global* (1948) a été la première manifestation publique d'athéisme par un groupe au Québec. Me penchant plus sérieusement sur la question, quelques semaines plus tard, je dois me rendre à l'évidence : la formule était belle, mais fautive. Du moins, si on considère l'athéisme dans le sens habituel d'une négation métaphysique de l'existence d'une entité désignée par le terme *Dieu*, ce que ne fait pas explicitement le manifeste des automatistes, assumant plutôt le « risque total » de vivre sans Dieu.

Mais *Refus global*, de même qu'un autre texte de Paul-Émile Borduas intitulé « Commentaires sur des mots courants », publié avec l'édition originale du manifeste, présentent néanmoins une perspective sur la religion, celle de la civilisation occidentale à laquelle appartient le Canada français. Le christianisme y est décrit comme un élément civilisationnel crucial dans la genèse, le développement et la décadence d'un très long cycle historique. La question de l'existence de Dieu y est transformée en question portant sur la production de la société et de la culture. Ce déplacement n'est évidemment pas une invention radicale de la part des signataires du *Refus global*. Il mérite tout de même d'être examiné pour ce qu'il est, à l'époque, dans son contexte.

Dégageons d'abord l'architecture générale de l'histoire occidentale telle que conçue à l'époque par les signataires du manifeste. Il s'agit de l'histoire de la civilisation chrétienne, de son début il y a près de 2000 ans, de son ascension, qui culmine autour du XIII^e siècle, et de sa dégradation jusqu'à la situation actuelle où l'« heure H du sacrifice total nous frôle », sous l'influence de plus en plus dominante de la raison calculatrice qui s'oppose à l'intuition sensible. Un fil intelligible lie ce tout : « La société née dans la foi périra par l'arme de la raison : L'INTENTION. »

Selon le manifeste, le point de bascule de la civilisation chrétienne se situe au XIII^e siècle. « Au XIII^e siècle, les limites permises à l'évolution de la formation morale des relations englobantes du début atteintes, l'intuition cède la première place à la raison. Graduellement l'acte de foi cède la place à l'acte calculé. [...] La décomposition commencée au XIV^e siècle donnera la nausée aux moins sensibles. » C'est donc dans la perspective de la décadence que sont interprétées la mathématisation du monde opérée par les progrès de la science, les innovations de l'art dues à la Renaissance et les grandes secousses

révolutionnaires des trois derniers siècles récupérées par des classes particulières, au détriment du peuple.

La situation du Canada français dans l'après-guerre se comprend mieux sur l'horizon général de l'histoire totale de la civilisation chrétienne qui s'achève. Si on lit correctement *Refus global*, ce qui nous est advenu fait partie d'une sorte de nécessité historique presque fatale : « Notre destin sembla durement fixé. »

D'où l'incipit du manifeste, qui semble depuis lors inscrit dans les fondements du Grand Récit national : « Rejetons de modestes familles canadiennes-françaises, ouvrières ou petites-bourgeoises, de l'arrivée au pays à nos jours restées françaises et catholiques par résistance au vainqueur, par attachement

***Refus global* ouvre une fenêtre sur la présence d'une minorité canadienne-française qui proclame nécessaire la posture de rejet sans restes du christianisme au nom d'un humanisme libéré.**

arbitraire au passé, par plaisir et orgueil sentimental et autres nécessités. » Les élites petites-bourgeoises comme le clergé eurent le moyen d'organiser en monopole le « règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste ». De la foi chaotique et vive de l'origine mythique, il ne reste plus maintenant, aux yeux des signataires, que des traces d'attachement sentimental entièrement instrumentalisées par « la tuque et le goupillon ». C'est d'un christianisme déjà décadent qu'est né et a vécu le Canada français. Il est devenu une porte fermée sur l'avenir. Un nouveau cycle civilisationnel doit naître. Toute tentative de réforme doit être refusée.

L'athéisme en débat

On connaît le rejet dont fut l'objet *Refus global* de la part de l'intelligentsia et du pouvoir politique de l'époque. Borduas fut rapidement privé de toute capacité d'emploi et il ne lui restait d'autre possibilité que l'exil new-yorkais, puis parisien. Ses jeunes disciples bataillèrent par la polémique et, surtout, étant tous artistes, sur la scène de l'art, le lieu propre de l'émergence d'une civilisation nouvelle. La polémique la plus intéressante pour discerner la position des signataires dans une histoire de l'athéisme québécois eut lieu de septembre à novembre 1948. Les textes proviennent de Gérard Pelletier (29 ans), alors jeune journaliste au *Devoir* et responsable d'une chronique hebdomadaire intitulée « Jeunesse en marche », et de Pierre Gauvreau (26 ans), agissant comme porte-parole des signataires du manifeste. Chacun d'eux écrivait au « nous », posant ainsi l'exis-



Richard-Max Tremblay,
Focus #6, (triptyque),
1996, huile sur toile,
107 x 107 cm chacun

tence de deux groupes plus larges entre lesquels il était question d'un dialogue possible ou impossible au sein d'une même génération.

Pelletier est le premier à engager le débat dans *Le Devoir* du 25 septembre, avec une approche originale. Il tente d'ouvrir un espace de discussion avec le groupe des jeunes signataires en recherche qu'il oppose à leur maître Borduas qui « vaticine comme un prophète ». Quelques semaines plus tard (le 1^{er} novembre), Pierre Gauvreau écrit au rédacteur en chef pour dénoncer le texte de Pelletier et affirmer que « nous refusons d'entendre avant que ne soient définies d'une façon formelle les valeurs qu'entendent défendre les chrétiens devant *Refus global* ». Pour les piquer, il suggère que ceux-ci, ignorant les courants d'avant-garde, tentent l'ouverture pour ne pas paraître dépassés.

La réponse de Pelletier paraît le 13 novembre, précédée de la copie de la lettre des jeunes signataires. Elle révèle les accords et les désaccords de fond. « Nous acceptons en grande partie votre critique des institutions sociales : l'exploitation du pauvre par le riche, l'utilisation de la peur, la prétention moderne de tout régler par la seule raison, l'intellectualisme néfaste, la désincarnation d'une certaine pensée contemporaine, l'absurdité des guerres, l'exploitation intéressée de certaines vérités religieuses. [...] Nous continuons de faire la même critique à chaque semaine. [...] [N]ous refusons nous aussi toutes ces mystifications. » D'accord avec la critique de la civilisation chrétienne, mais pas avec le refus global du christianisme. « Nous avons foi en Dieu dont le nom n'apparaît pas une seule fois et dont la Présence n'est pas évoquée dans votre manifeste. »

LE FONDAMENTALISME AVEC OU SANS DIEU

Raymond Lemieux

L'auteur est sociologue des religions

Au nom de la Loi, de la Tradition vivante ou de la Norme coranique, les trois monothéismes ont fait des visages de Dieu des clés de voûte civilisationnelles, capables de souder de larges collectivités et d'en garantir les identités. Or, dans les sociétés sécularisées domine plutôt un athéisme « ordinaire » qui consiste moins à contester telle ou telle figure du grand Autre qu'à dénier à toute figure quelque capacité fondatrice. Il se fait moins lutte contre Dieu que constat pratique de son absence. Dieu serait-il vraiment mort? Peut-être n'a-t-il jamais existé... La question semble incongrue quand sa dépouille aux tréfonds de la mémoire populaire représente une nuisance négligeable pour les affaires humaines jugées importantes. Il est absent, *ab-sens*, hors sens.

L'athéisme ordinaire est moins doctrinal que pragmatique. Il est fondé sur une posture qui, au quotidien, se passe de la transcendance. Il se nourrit des rationalités techniques et des logiques procédurales, des savoir-faire et des données probantes dont l'efficacité est éprouvée. Il est pourtant totalisant, souvent à la manière d'une religion, mais sans vraiment avoir besoin d'afficher des convictions pour s'imposer. Qu'est-ce qui peut susciter et justifier, dès lors, des postures athées dogmatiques et combatives qui, à bien des égards, semblent des décalques négatifs des fondamentalismes religieux qu'elles prétendent combattre et qui reposent, eux, sur des convictions affirmées?

Le fondamentalisme présente deux facettes qui peuvent finir par se rejoindre. D'une part, il suppose de coller à une littéralité: celle de textes sacrés chez les uns, celle de l'Ordre des choses énoncé dans un langage scientifique (voire scientifique) chez les autres. Ses injonctions pratiques sont aussi impératives dans un cas que dans l'autre. D'autre part – et sans doute est-ce là que les militances religieuses et laïques se rejoignent – il suppose un désir actif: celui de *fonder* la singularité de son être au monde – individuel ou collectif – dans un ordre garanti, qui permette de faire l'économie du caractère indéfini et mouvant du sens. Les



Une rupture inaugurale

La prise de position de Pelletier ouvre une fenêtre sur l'existence d'une minorité catholique en rébellion face à la décrépitude du catholicisme national dans l'immédiat après-guerre. Cette critique au sein du catholicisme survivra, se développera à travers les pires années duplessistes et rendra possible la déconfessionnalisation institutionnelle, la laïcisation du pouvoir étatique et l'accueil des réformes politiques et religieuses au cours des années 1960. Mais la fin de l'emprise de la civilisation chrétienne proclamée avec espoir dans *Refus global* ouvre également une fenêtre sur la présence d'une minorité canadienne-française qui proclame nécessaire la posture de rejet sans restes du christianisme et de sa figure-clé, au nom d'un humanisme libéré de la peur et libérateur de la source immanente de création.

véritables convictions, en effet, ne sont-elles pas celles qui engagent, celles sur lesquelles on fonde une vie? Dès lors, quelle croyance n'est pas tentée de se donner des fondements intangibles? Croire que Dieu existe ou croire qu'il n'existe pas change-t-il vraiment quelque chose à cette dynamique du désir?

L'absence d'une figure de l'Autre à propos de laquelle on puisse s'entendre collectivement pousse les humains, assujettis à devoir faire sens pour avancer dans la vie, sur des chemins non tracés, vers l'expérience des limites, souvent jusqu'à la rencontre de l'absurde. Le vécu du manque finit alors inmanquablement par être éprouvant. Et personne n'est définitivement prémuni contre les effets possibles de cette épreuve. Une façon logique de continuer de vivre consiste alors à épouser un idéal sublimé qui vient prendre la place de l'Autre absent. C'est ce à quoi invitent les fondamentalismes. Les aventures sectaires le revêtent volontiers d'atours religieux. Les dérives politiques fascisantes l'exhibent en tenue de combat. Dès lors, religieuses ou athées, les militances fondamentalistes tentent de colmater l'indéfini du sens par l'exhibition de leur «vérité». Elles répercutent le mal d'être propre à l'humain sur tous les terreaux du monde, un mal d'être qui n'est rien d'autre finalement que l'angoisse devant la finitude, l'incertitude quant au sens véritable de ses actions et

L'espace de toute discussion se ferme dans la réponse rédigée par Gauvreau le 16 novembre 1948, à laquelle répond Pelletier quatre jours plus tard. L'ouverture partielle des chrétiens est reçue comme une tactique d'invasion apostolique. «Vous rejetez l'utilisation de la peur, mais vous croyez au péché et à la grâce. Nous croyons votre rejet sans efficacité si vous ne rejetez pas cette peur fondamentale qui est la peur de Dieu et qui permet toutes les exploitations avec la promesse d'un bonheur différé», écrit Gauvreau. Cette croyance interdit les actes désintéressés et, par conséquent, de refonder une civilisation sur des relations absolument neuves et libérées de tout intérêt. L'athéisme apparaît ainsi comme une nécessité éthique. Héritier de Nietzsche et du surréalisme et non des Lumières, il existe maintenant sur la place publique. Il aura d'autres formes et d'autres justifications dans les années qui suivront.

Mais aujourd'hui que le passage à une société sécularisée est derrière nous, quel est le sort de «l'objet spirituel éternel» évoqué par Borduas dans «Commentaires sur des mots courants»? Y a-t-il des dimensions de notre expérience humaine qui s'insurgent contre la réduction de son domaine au carrousel fermé des objets transitoires? La «mort de Dieu», qui a généralisé son emprise culturelle au Québec comme en Occident au cours des dernières décennies, a atteint l'intelligence autant que le cœur. Mais la résistance se manifeste dans deux dimensions que je ne puis qu'évoquer pour finir. La question de la transcendance vit dans la quête infinie de la justice sociale et dans l'amour du monde dont la beauté est toujours bouleversante. L'engagement pour la justice, la quête de la beauté et de la vérité révèlent toujours, sous des formes inédites, l'horizon absolu dont le mot *Dieu* n'est que l'expression la plus familière. Levons l'interdit de parole! ☺

l'inéluctable précarité de son destin. Cette angoisse, cette incertitude, cette précarité ne sont pas seulement de l'ordre des généralités. Elles se présentent pour chacun selon des modes différents, accordés à la trame historique de sa vie et à l'état des palliatifs auxquels il peut avoir accès selon son environnement culturel. Elles poussent chacun à risquer sa vie pour que la vie (la sienne propre et la vie en soi) ait du sens.

Refuser d'entendre les souffrances dont témoignent les fondamentalismes, athées ou religieux, c'est refuser l'humanité de ceux qui les portent. Et c'est se condamner aussi, du même coup, à les voir inventer sans cesse de nouvelles façons d'en radicaliser les manifestations pour se faire entendre. Comprendre, ici comme ailleurs, suppose évidemment de ne pas s'installer dans une posture de juge, c'est-à-dire de celui ou celle qui disposerait d'une assurance tous risques quant au sens de ses actions – autrement dit, qui sortirait de sa propre condition humaine. C'est plutôt se rendre disponible à l'écoute de l'autre, lui faire hospitalité, prendre le risque d'une solidarité dans la quête. Et exercer son intelligence, malgré ses limites inévitables et insistantes, pour mieux saisir les subtilités des quêtes des autres, même quand elles semblent paradoxales. Bref, c'est s'exposer à sa propre condition humaine.